

L'histoire de Noyon

racontée par le nom de ses rues.

Beauséjour (suite)

Rue de Montdidier (suite)

Après la Grande Guerre, répandues en différents points de la ville et des alentours, plusieurs entreprises, autres que la "Scierie du Pélican" fournissaient la charpente et la menuiserie nécessaires à la remise en état ou à la reconstruction des immeubles et monuments. Cette profession du bois était également représentée, rue de Montdidier, par les établissements Ménard, proche du Pélican et, au début de la route de Larbroye, par la "Menuiserie mécanique" dirigée par Charles Blanchet, secondé par le contremaître Martial Leclerc. Malheureusement les quelque trente compagnons de cette menuiserie se trouvèrent privés d'emploi lorsque leur entreprise fut détruite par un incendie survenu en 1929.

La sucrerie Labarre

L'organisme de l'homme a besoin de sucre. Longtemps depuis la naissance de l'antiquité, il le demanda au miel des abeilles et sut bientôt que des fruits pouvaient lui fournir sa ration de glucides. A la fin du Moyen Age, la canne à sucre des régions exotiques se trouva sur les marchés au même titre que les épices ; puis s'imposa jusqu'à la Révolution. Au début du XIX^e siècle, la rivalité entre la France et l'Angleterre pour la possession des Antilles, productrices de canne à sucre, attribuait Saint-Domingue, la Martinique et la Gadeloupe tantôt à la France, tantôt à l'Angleterre, au gré du sort des batailles navales suivies de blocus commerciaux. Afin d'assurer à la France l'indépendance économique du sucre, autant utile que symbolique et objet de spéculation, Napoléon 1^{er} promulgua en 1812 un décret recommandant la production et la transformation de la betterave sucrière. A partir de là, également en Noyonnais, se propagèrent la culture salvatrice et l'équipement industriel, mis au point par Benjamin Delessert pour l'extraction et le raffinage du sucre. Ce nouveau produit rivalisa longtemps avec la canne à sucre et attira les capitaux.

A Noyon même, deux usines s'installèrent, l'une rue d'Orroire que nous connaissons déjà (D.N.n° 153-Mai 1993) l'autre rue de Montdidier, fondée en 1837 par Jean Poulin. Cette usine prit rapidement une extension considérable selon les dires de contemporains et à en juger par l'étude du plan de l'exploitation tracé en 1875 à l'occasion d'une mise en demeure

émise par les services d'hygiène. Les locaux couvraient une vaste étendue : outre le corps de fabrication et les hangars de manutention, de nombreuses annexes desservies par un réseau complexe de canalisations comprenaient un gazomètre et sa cloche de réserve, des fours, des bassins de toutes sortes, de lavage des "noirs", de refroidissement, de décantation par lagunage, etc.

L'usine fonctionnait à feu continu d'octobre à mai, et exigeait trente-cinq ouvriers le jour et trente la nuit. Aussi la production était-elle jugée satisfaisante dès les premières années où l'on enregistrait quatre-vingt mille kilos de mélasse et environ trois cent mille de sucre brut.

Cette usine changea de raison sociale lorsque les collaborateurs du fondateur Jean Poulin, MM. Labarre et Poitevin, épousèrent ses deux filles. Par la suite, resté seul, M. Labarre donna son nom à la sucrerie.

L'importance de l'industrie du sucre en Noyonnais au XIX^e siècle est confirmée, entre autres exemples, par le fait que de 1831 à 1889, les trois conseillers d'arrondissement successifs étaient fabricants de sucre et jouaient un rôle essentiel dans l'essor de la culture betteravière.

L'horticulture

En parcourant la rue de Montdidier, le promeneur a le regard attiré par l'inscription "René Lauté horticulteur" tracée en grosses majuscules sur la plate-bande d'une maison, entre les fenêtres du rez-de-chaussée et la toiture. C'est en effet en cette maison située à l'angle de l'actuelle rue Saint-Jacques et tout le long de la rive sud de cette rue que se trouvait un magasin suivi d'un vaste territoire affecté à une entreprise d'horticulture : vente de graines et de fleurs, culture à ciel ouvert, pépinière, serres, hangars divers, écuries, etc. René Lauté avait succédé au sieur Mignot, horticulteur et jardinier en ces lieux. Les Lauté étaient originaires de l'Aisne, de la région de Chauny où René était né en 1876, ainsi que sa femme Pauline Caillaux en 1886. Son père Alfred, horticulteur, issu de Frières-Cailloel où il était né en 1850, vint finir ses jours à Noyon où il mourut en 1927.

René Lauté, homme de qualité, fait honneur à sa ville adoptive. N'était-il pas diplômé de l'Ecole nationale d'horticulture de Versailles et chevalier du mérite agricole ? Horticulteur et paysagiste, il décrochait des prix aux concours d'art floral et aux expositions. En 1926, la société d'horticulture organisa une exposition présidée par le Sous-préfet Decosse. Le jury était composé de M. Dous, jardinier du Palais de Compiègne, de Mme Merget de Babœuf et

de l'épouse du docteur Gorecki ; il attribua à René Lauté le grand prix d'honneur et lui exprima ses félicitations.

Dans les loisirs que lui laissaient ses occupations professionnelles et sa nombreuse famille, il participa aux activités associatives qui n'étaient pas les moins astreignantes, tels le secrétariat de l'Union des commerçants et le secrétariat du Syndicat d'initiatives. En outre, et peut-être pour la détente dans la nature, il était inscrit à la "Boule noyonnaise" et à l'"Amicale des pêcheurs à la ligne", où il remplissait les fonctions de secrétaire.

Après une vie de travail au contact délicat des fleurs et des plantes, après avoir franchi deux guerres qui furent hostiles à ses installations, René Lauté transmit son affaire à son plus jeune fils, Michel, né en 1926, lui aussi horticulteur paysagiste, et se retira avec son épouse dans une maison voisine où il mourut en 1960 et où mourut son épouse en 1964. Les Noyonnais contemporains ont encore tout frais le souvenir de son fils aîné, Paul Lauté, qui trouva la sérénité et la joie de vivre dans les arts de la peinture et de la musique. (1904-1992).

Tels furent les principaux acteurs du petit théâtre que fut la rue de Montdidier au cours des deux siècles écoulés. Peut-être eut-il fallu leur ajouter les personnages de la briqueterie mécanique de M. Lorseur qui la transmit à M. Dufresne, où Sylvain Boursel accomplissait les tâches de contremaître et Maurice Bleuze celles de comptable. Elle était située en face du calvaire élevé en souvenir de la chapelle - du hameau ? - de Notre Dame de Lorette. (fin).

Jean Goumard.

"Ce n'est qu'un au-revoir..."

Avec ce laborieux cocktail de passé et de présent, nous sommes parvenus au terme de notre périple à travers les rues et l'histoire de Noyon. C'est avec nostalgie que je mets fin à ces seize années de chroniques réparties en trois cycles : 1981 à 1987 Noyon intra muros ; de 1988 à 1991 les boulevards et leurs annexes ; de 1992 à 1997 les faubourgs et les écarts, soit du n°50 au n° 197 du "Dossier noyonnais". Cette longue fréquentation de l'histoire d'une ville aussi attachante ayant absorbé les années de ma retraite, lui a valu d'être heureuse en même temps que fructueuse. Je remercie ceux qui m'ont accompagné fidèlement et je promets de préparer avec ferveur et sérieux la parution de la deuxième partie (extra muros) de "L'histoire de Noyon racontée par ses rues".

Au revoir donc et à bientôt ! J.G.